



HAL
open science

Les dérives potentielles de la métaphore : essai de typologie

Denis Jamet

► **To cite this version:**

Denis Jamet. Les dérives potentielles de la métaphore : essai de typologie. Dérives de la métaphore, Oct 2006, Lyon, France. pp.205-222. hal-00366628

HAL Id: hal-00366628

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00366628v1>

Submitted on 9 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les dérives potentielles de la métaphore : essai de typologie

Denis Jamet⁹⁰

Université Jean Moulin – Lyon 3

« Il y a des métaphores déplacées : les unes parce qu'elles sont ridicules, attendu que les poètes comiques ont aussi recours aux métaphores, les autres par ce qu'elles ont de trop majestueux et de tragique. De plus, elles sont obscures, si l'on va les chercher trop loin ». [Aristote, *Rhétorique* : 311, 1406b]

Si la métaphore a été vilipendée pendant des siècles, considérée comme un leurre de l'esprit, elle fait face, depuis les années quatre-vingts, à une véritable réhabilitation. La métaphore permettant non seulement d'appréhender le réel, mais d'en créer de nouvelles perceptions, l'accent est désormais mis sur sa valeur cognitive. Son omniprésence, et plus précisément celle du processus métaphorique, aussi bien dans les sciences, l'art, la littérature, que dans la vie de tous les jours a été établie par les travaux des cognitivistes américains (George Lakoff, Mark Johnson, Mark Turner, etc.), et le fait que rien ne puisse se faire sans une part de métaphore ou, plus généralement, de raisonnement analogique, est une idée couramment acceptée de nos jours. Preuve en est cette citation de George Lakoff & Mark Johnson [1980 : 3] :

[M]etaphor is pervasive in everyday life, not just in language but in thought and action. Our ordinary conceptual system, in terms of which we both think and act, is fundamentally metaphorical in nature. [...]
[T]he way we think, what we experience, and what we do every day is very much a matter of metaphor.

Il serait cependant naïf et illusoire de croire que la métaphore relève toujours du génie, et qu'elle n'est qu'originale, brillante, parvenant inmanquablement à faciliter la compréhension, voire la découverte⁹¹. Et à bien y réfléchir, la métaphore se révèle, par sa nature même, potentiellement dangereuse : en effet, en quoi la métaphore consiste-t-elle, sinon en le *déplacement* d'une notion n appartenant à un champ de référence X vers un

⁹⁰ Maître de Conférences en linguistique anglaise, agrégé de l'Université.

⁹¹ Une autre question qui nous paraît encore plus cruciale – mais que nous n'aborderons pas dans le cadre de cet article afin de ne pas « déborder » du sujet – est de savoir si le raisonnement n'est *que* métaphorique, ou s'il y aurait d'autres procédés cognitifs que le raisonnement purement analogique.

champ de référence Y ? L'on voit bien que dans un autre champ de référence, dans un autre contexte, l'utilisation faite du n peut être totalement différente, et peut facilement dériver. Sans forcément nier et remettre en question les diverses fonctions jouées par la métaphore, nous souhaitons mettre au jour les cas où la métaphore n'est plus opératoire, et se révèle même potentiellement dangereuse, en nous penchant sur ses fonctions « déviantes ». Pour tenter de voir s'il y a un fil rouge à toutes ces dérives de la métaphore, ou bien si chaque fonctionnement potentiellement dangereux est à replacer dans son propre cadre, nous aborderons trois grands axes qui nous semblent être les dérives les plus courantes – et les plus néfastes – de la métaphore, qui peut facilement achopper sur plusieurs écueils. Ce sont ces écueils que nous nous proposons de passer en revue dans le cadre de cet article : les dérives *esthétiques* ou *stylistiques*, les dérives *scientifiques*, et finalement, les plus dommageables, les dérives que nous nommerons *politiques*. Si nous utilisons le pluriel à chaque fois, c'est qu'il nous semble impossible de dégager une seule dérive ; si la métaphore est par nature polymorphe, polymorphes le sont tout autant ses dérives.

Les dérives esthétiques ou stylistiques

« Ce qu'il faut donc, c'est en quelque sorte un mélange des [noms courants et des noms rares], puisque le nom rare, la métaphore, l'ornement et les autres espèces de noms dont on a parlé, permettront d'éviter la banalité et la platitude, tandis que le nom courant assurera la clarté ». [Aristote, Poétique : 120, 1458a]

Si l'on en croit la citation d'Aristote mise en exergue, la métaphore permettrait d'éviter « la banalité et la platitude », et trouverait alors une place de choix lors de la création artistique. Néanmoins, le premier écueil sur lequel la métaphore peut le plus facilement achopper se trouve être dans le domaine esthétique, et nous souhaitons plus particulièrement nous attarder sur le domaine de la création littéraire, d'où l'appellation de dérive « stylistique ». Il arrive assez souvent que la métaphore ne soit utilisée que pour elle-même, sans autre raison. D'un point de vue esthétique-poétique, la tentation est de penser que toute métaphore est originale, et de céder alors aux sirènes métaphoriques, surtout lorsque l'on n'a pas grand-chose à dire ; la forme prend le dessus sur le fond, mais un fond qui en devient presque inexistant. Dans ces cas, la métaphore se trouve être un simple cliché – une « calcification de la pensée » – car usée par l'usage intensif qui en a été fait. L'on pourrait alors penser que la

métaphore dérive dès lors qu'elle est peu ou pas originale, et qu'elle se révèle brillante dès lors qu'elle est une métaphore « vive » au sens que donne Paul Ricœur à ce terme. Cette vision semble assez cohérente avec celle de la création artistique, selon laquelle une belle œuvre est une œuvre originale, et un artiste intéressant un artiste faisant preuve d'originalité. Cependant, ceci n'est pas si simple, et nous ne rejoignons pas entièrement Pierre Fontanier [1830 (1977) : 104] lorsqu'il affirme que les trois conditions nécessaires de la métaphore – le fait qu'elle soit juste ou vraie, lumineuse, noble ou naturelle, et enfin cohérente – ne concernent que les métaphores vives, d'invention, « car pour celles qui tiennent au fond de la langue, soit qu'elles se présentent comme figures ou comme catachrèses, elles ont, s'il faut le dire, un cours forcé, et il n'est plus permis d'y voir des défauts ». En effet, si les métaphores lexicalisées peuvent être employées à mauvais escient, surtout si elles flirtent avec le cliché, il faut également noter que même les métaphores vives ne sont pas toujours heureuses, tout comme l'originalité à tout prix d'un artiste n'est pas forcément un gage de qualité. La pertinence de la métaphore dépend certes de son degré d'innovation – quoique ce ne soit pas toujours le cas – mais également de bien d'autres facteurs. Comme l'écrit Albert Henry [1971 : 41] :

Mais il ne faut pas toujours céder à la séduction de l'originalité à tout prix. [...] Le problème stylistique, dans ce cas, surgit, non pas tellement au niveau des figures en elles-mêmes, mais au niveau de tout l'arsenal : ce qui importe, c'est l'utilisation qui en a été faite, essentiellement la distribution et la fonction des figures communes dans le développement thématique et la constitution du système expressif.

En effet, à l'autre extrême, une utilisation trop abondante de métaphores peut nuire à la clarté du propos, dans lequel la forme, et le sens par conséquent, devient par trop obscure⁹² : à vouloir tout dire métaphoriquement, on ne parvient plus à dire grand-chose. Nous trouvons un écho de nos propos dans Robert Fogelin [1988 : 98-99] :

Metaphors can be evasions – including poetic evasions. There are occasions when the poet must reject them [...]. It is important, then, to calm down on metaphors. Some are good; some are bad. Some are illuminating; some are obfuscating.

Qu'est-ce à dire ? Tout simplement que le poète, l'écrivain, l'artiste doit faire un choix dans l'utilisation de ses métaphores, et qu'il est parfois préférable d'utiliser le langage littéral plutôt que le langage métaphorique qui soit confinerait au cliché, soit nuirait à la clarté du propos. La métaphore semble

⁹² Voir les travers de certains écrits surréalistes.

dérivée dès lors qu'elle ne joue plus qu'un rôle ornemental, c'est-à-dire qu'elle ne facilite pas la compréhension, qu'elle ne jette pas un regard nouveau sur le monde. La métaphore utilisée uniquement dans un but esthétique nous semble souvent plus brouiller la lecture, de par son caractère flou inhérent, qu'ornement le discours. Une bonne métaphore nous semble donc être une métaphore qui s'impose à l'énonciateur, à l'écrivain, à l'artiste, car elle permet d'exprimer une idée autrement et souvent de façon plus concise, en ce qu'elle facilite la connaissance et la compréhension. Cette dérive consistant à vouloir à tout prix rechercher la métaphore va généralement de pair avec celle qui consiste à abuser quantitativement de cette figure, et à courir le risque de ce que l'on nomme en anglais *mixed metaphors*, c'est-à-dire des métaphores qui sont utilisées conjointement de manière illogique et qui produisent un effet ridicule.

Si une dérive de la métaphore dans le domaine artistique consiste à tout *dire* métaphoriquement, celle consistant à tout *lire* métaphoriquement nous semble tout aussi dangereuse⁹³. Nous retrouvons une critique de cette dérive chez l'écrivain fictionnel Tach, dans le roman d'Amélie Nothomb, *L'hygiène de l'assassin*. Se sachant atteint d'un cancer qui ne lui laisse que deux mois de vie, l'écrivain misanthrope Prétextat Tach, quatre-vingt-trois ans, Prix Nobel de littérature, accepte pour la première fois de sa vie, de recevoir quelques journalistes. Le premier journaliste à l'interviewer fait les frais de sa cruauté, lorsqu'il avance une lecture métaphorique de son œuvre :

- Vraiment ? Je vais vous faire un aveu : il y a un de vos personnages qui me paraît votre sosie.
- Ah.
- Oui, le mystérieux vendeur de cire, dans *La Crucifixion sans peine*.
- Lui ? Quelle idée absurde.
- Je vais vous dire pourquoi : quand c'est lui qui parle, vous écrivez toujours « crucifixion ».
- Et alors ?
- Il n'est pas dupe. Il sait que c'est une fiction.
- Le lecteur le sait. Il ne me ressemble pas pour autant.
- Et cette manie qu'il a de faire des moulages de cire des visages des crucifiés – c'est vous n'est-ce pas ?
- Je n'ai jamais fait de moulages de crucifiés, je vous assure.
- Naturellement, mais c'est la métaphore de ce que vous faites.
- Que savez-vous des métaphores, jeune homme ?
- Mais... ce que tout le monde en sait.
- Excellente réponse. Les gens ne savent rien des métaphores. C'est un mot qui se vend bien, parce qu'il a fière allure. « Métaphore » : le dernier

⁹³ Voir à ce sujet l'article de Ronald Shusterman « Dérives de la métaphore et tyrannie de la référence : *Sensoriel, figural et figuratif* » dans ce recueil.

des illettrés sent que ça vient du grec. Un chic fou, ces étymologies bidon – bidon, vraiment : quand on connaît l’effroyable polysémie de la préposition meta et les neutralités factotum du verbe phero, on devrait, pour être de bonne foi, conclure que le mot « métaphore » signifie absolument n’importe quoi. D’ailleurs, à entendre l’usage qui en est fait, on arrive à des conclusions identiques.

- Que voulez-vous dire ?

- Ce que j’ai dit, très exactement. Je ne m’exprime pas par métaphores, moi.

- Mais ces moulages de cire, alors ?

- Ces moulages de cire sont des moulages de cire, monsieur.

- A mon tour d’être déçu, monsieur Tach, car si vous excluez toute interprétation métaphorique, il ne reste de vos œuvres que leur mauvais goût.

- Il y a mauvais goût et mauvais goût : il y a le mauvais goût sain et régénérant qui consiste à créer des horreurs à des fins salubres, purgatives, gaies et mâles comme un vomissement bien géré ; et puis il y a l’autre mauvais goût, apostolique, qui, offusqué par ce joli dégueulis, a besoin d’une combinaison étanche pour s’y frayer un passage. Ce scaphandrier, c’est la métaphore, qui permet au métaphorien soulagé de s’exclamer : « J’ai traversé Tach de part en part et je ne me suis pas sali ! »

- Mais, cela aussi, c’est une métaphore.

- Forcément : j’essaie de défoncer la métaphore avec ses propres armes. Si j’avais voulu jouer au messie, si j’avais voulu galvaniser des foules, j’aurais crié : « Conscrits, ralliez-vous à mon office rédempteur ; métaphorisons les métaphores, amalgamons les métaphores, montons-les en neige, faisons-en un soufflé et que ce soufflé gonfle, qu’il gonfle à merveille, qu’il culmine – et qu’enfin il explose, conscrits, qu’il retombe et s’effaisse et déçoive les convives, pour notre plus grande joie ! »

- Un écrivain qui hait les métaphores, c’est aussi absurde qu’un banquier qui haïrait l’argent.

- Je suis sûr que les grands banquiers haïssent l’argent. Rien d’absurde là-dedans, au contraire.

- Et les mots, pourtant, vous les aimez ?

- Ah, j’adore les mots, mais ça n’a rien à voir. Les mots, ce sont les belles matières, les ingrédients sacrés.

- Alors la métaphore, c’est la cuisine – et vous aimez la cuisine.

- Non, monsieur, la métaphore n’est pas la cuisine – la cuisine, c’est la syntaxe. La métaphore, c’est la mauvaise foi ; c’est mordre dans une tomate et affirmer que cette tomate a le goût du miel, ensuite manger du miel et affirmer que ce miel a le goût du gingembre, puis croquer du gingembre et affirmer que ce gingembre a le goût de la salsepareille, après quoi...

- Oui, j’ai compris, inutile de continuer.

- Non, vous n'avez pas compris : pour vous faire comprendre ce qu'est réellement une métaphore, je devrais continuer ce petit jeu pendant des heures, parce que les métaphoriens, eux, n'arrêtent jamais, ils continuent aussi longtemps qu'un bienfaiteur ne leur a pas cassé la gueule. [Nothomb 1992 (1995) : 19-21]

Sans forcément souscrire complètement à la vision excessive de Prétextat Tach, il faut reconnaître que son argumentation comporte quelque vérité. Ce n'est alors pas tant la métaphore en tant que métaphore qui constitue une dérive potentielle que l'utilisation *abusive* de cette figure, aussi bien en production qu'en réception. On l'aura compris, si la métaphore peut ouvrir de nouveaux horizons conceptuels, utilisée de façon abusive, uniquement dans un but ornemental, elle arrive presque à produire l'effet inverse : abondance de métaphores peut rimer avec mauvais goût, mais attention, ce n'est pas tant la métaphore qui est « mauvaise », que l'utilisation qui en est faite, comme nous allons le voir pour les dérives scientifiques, lorsque la métaphore est prise pour le concept.

Les dérives scientifiques

« The more persuasive the archetype, the greater the danger of its becoming a self-certifying myth. [...] The imagination must not be confused with a strait jacket ». [Black 1962 : 242]

Comme nous l'avons indiqué pour les dérives stylistiques, il semblerait que c'est alors plus une question de *contexte d'utilisation* que de *nature* qui fait que la métaphore dérive. Cependant, n'est-il pas légitime de se demander si le recours à la métaphore ne constitue pas, de par sa nature, un danger potentiel ? Judith Schlanger [1971 : 17] a bien perçu que « la pensée scientifique ne s'est jamais enrichie d'un nouveau concept dont la formulation [...] n'ait été métaphoriquement empruntée », mais note également le danger que peut représenter un tel chemin de traverse [1971 : 17] :

L'inconnu nous a été expliqué par un autre inconnu plus familier, par le détour de références et de repères acceptés. Que vaut une telle explication ? Ne nous plonge-t-elle pas, en nous donnant l'illusion de comprendre, dans la plus dangereuse des confusions, dans l'univers mental de la doxa ?

Car il ne faut jamais oublier que la métaphore n'est pas la *réalité*, mais seulement une *vision de la réalité*⁹⁴. Il convient de ne pas confondre le « concept », qui représente la conclusion, le résultat, et la « métaphore », qui n'est que le moyen, le chemin de traverse qui permet – parfois – d'accéder au concept. Pourtant, le recours à la métaphore s'avère souvent nécessaire, car un concept ne peut exister que lorsqu'il a été nommé par la métaphore, ceci permettant d'organiser tout un réseau d'analogies autour de ce terme organisateur ; certes, ceci représente un paradoxe constitutif de l'utilisation de la métaphore en sciences qui, comme le note Judith Schlanger [1971 : 19], se rapproche ainsi de la métaphore poétique :

Il y a entre elles une zone commune exiguë mais profonde dans laquelle elles sont toutes deux des créations verbales. Toutes deux appelleraient le même ordre d'élucidation critique du moment (ou du mystère) de l'apparition de la formule juste.

Que ce soient pour les dérives stylistiques, scientifiques ou politiques, on peut avancer que la métaphore se révèle dangereuse dès lors qu'on la confond avec la réalité, c'est-à-dire dès lors que son statut de métaphore n'est pas ou plus perçu, comme le rappelle justement Paul Ricœur [1975 : 317] :

On a comparé la métaphore à un filtre, à un écran, à une lentille, pour dire qu'elle place les choses sous une perspective et enseigne à « voir comme... » ; mais c'est aussi un masque qui déguise. On dit qu'elle intègre les diversités ; mais elle porte aussi à la confusion catégoriale. On a dit qu'elle est « mise pour... » ; il faut aussi dire qu'elle est « prise pour ».

Et elle peut l'être encore plus si le concept généré par métaphore devient une « idole », pour reprendre le terme de Jean-Jacques Wunenburger [1997 : 190], voire une nouvelle *doxa*, comme l'illustre la citation de Max Black [1962 : 242] mise en exergue de cette partie.

Cependant, comme l'écrit Judith Schlanger [1971 : 31], si les métaphores en sciences sont vues comme des « réservoirs d'arguments », « une constellation de dicibles virtuels », il n'y a alors à proprement parler plus de problème, car le chercheur est conscient de leur réelle nature. La métaphore est ainsi nécessaire, bien que problématique, car elle permet d'ouvrir de nouveaux horizons, de voir des choses existantes de façons différentes, mais il convient d'insister sur un point particulier : la métaphore n'invente rien de nouveau ; tout est là, présent en puissance, et il suffit que la vision soit différenciée pour qu'une nouvelle

⁹⁴ Cette remarque s'applique également au concept.

perception puisse apparaître, comme le note Judith Schlanger [1971 : 261] en utilisant d'ailleurs une formulation métaphorique :

Le tain derrière le miroir devient pouvoir pour la production.

La métaphore consiste alors, pour citer Judith Schlanger [1971 : 261], en une « adéquate inadéquation », et il ne faudrait pas croire que la métaphore, bien qu'elle permette de jeter un regard neuf sur des états de fait, constitue une fin en soi. Il n'en est rien, et ce serait confondre science et imagination ; la métaphore n'est qu'une phase nécessaire, mais non suffisante, car la science a ensuite besoin d'une phase rationnelle, que ne peut lui procurer la métaphore, puisqu'elle est justement tout le contraire. C'est à la pensée critique, ou rationnelle, de prendre la suite de la métaphore pour « purifier, [...] contrôler, [...] maîtriser l'impureté de la spontanéité [métaphorique] » [Schlanger 1971 : 30]. Le rôle de la métaphore en sciences est donc ambigu, bien que nécessaire, comme le résume Judith Schlanger [1971 : 258] :

L'ambiguïté fondamentale tient à ce que ces schèmes sont à la fois inévitables, positifs et féconds pour l'invention et l'instauration de l'espace intellectuel, et extrêmement dangereux pour la connaissance elle-même. Ils en sont la condition et ils en sont le piège, le lieu de fécondité et le lieu de l'impureté. Sur le plan de la conceptualisation, l'usage des schèmes organiques joue un rôle fécond lorsqu'il s'agit de formuler, de gagner au discours des champs intellectuels neufs. Alors les catégories transposées permettent une extension, un gain, non pas directement de la connaissance, mais de l'horizon des possibles intellectuels. En ce sens il y aurait un usage régulateur des schèmes métaphoriques au niveau de l'invention exploratrice et organisatrice. Mais ils n'auraient pas pour autant d'usage cognitif direct, en ce sens qu'ils ne livrent aucun savoir. Ils permettent d'ouvrir de nouveaux problèmes ou de nouvelles élaborations de problèmes, mais ils ne nous en donnent pas les réponses.

Ce danger est somme toute assez rare, car les scientifiques font rapidement la part entre la phase de désorganisation logique due à la métaphore, et la phase de réorganisation purement scientifique subséquente. Il importe de noter que cette réorganisation est nécessaire, la métaphore n'étant qu'un *stade transitoire* dans l'élaboration du savoir scientifique. Le danger réside donc plutôt dans l'instauration définitive d'une soi-disant vérité scientifique, qui serait par conséquent immuable, car nous savons pertinemment que la validité de la science, c'est avant tout son pouvoir de falsifiabilité⁹⁵, même si l'on voudrait se persuader du contraire pour se rassurer. N'importe quel système doit inclure dans son organisation intrinsèque cette possibilité d'évolution, au risque de

⁹⁵ Voir les travaux de Karl Popper et de Thomas Kuhn à ce propos.

s'étioler et de ne plus exister en tant que système. Cette notion de « système » nous conduit à finalement aborder les dérives qui nous semblent les plus préjudiciables, ce que nous nommerons le « détournement métaphorique » dans un but politique.

Les dérives politiques

« Mais le durcissement et le raidissement d'une métaphore ne garantit absolument rien en ce qui concerne la nécessité et l'autorisation exclusive de cette métaphore. » [Nietzsche 1873 (1991) : 127]

D'un point de vue politique – à entendre au sens large – une utilisation beaucoup plus dangereuse, est celle faite de certaines métaphores à mauvais escient, généralement pour la stigmatisation d'un groupe, ainsi que nous allons le voir pour les métaphores liées aux maladies et les métaphores sectaires. Comme le rappelle Cristina Cacciari [1998 : 141] :

[...] creativity has a "dark side": The intimacy it creates can serve as an agent of exclusion.

Il n'est pas étonnant que l'on retrouve avec certaines métaphores cette « intimité » qui sert paradoxalement à exclure l'autre, puisque « toute rhétorique opère avec et sur des passions », comme l'écrit Michel Meyer [1991 : 63], mais ce qu'il importe, selon le même auteur, c'est « le savoir, c'est les démasquer pour ce qu'elles sont ; et quand elles sont manipulées ou manipulatoires, se donner la possibilité de ne pas en être dupes ». C'est cette duperie et ces dérives que dénonce Susan Sontag dans ses deux ouvrages, *La maladie comme métaphore* et *Le sida et ses métaphores*. Dans le premier ouvrage, Susan Sontag [1977 (1993) : 11-12] montre que ce n'est pas la maladie en tant que telle qui est une métaphore – contrairement à ce que pourrait laisser penser le titre de l'ouvrage – mais que la maladie va plutôt créer tout un réseau de métaphores, basées sur l'inconscient collectif, et plus particulièrement sur les peurs qui lui sont liées :

Or la maladie n'est pas une métaphore, et l'attitude la plus honnête que l'on puisse avoir à son égard – la façon la plus saine aussi d'être malade – consiste à l'épurer de la métaphore, à résister à la contamination qui l'accompagne.

Un autre point fondamental à relever, c'est que toutes les maladies ne génèrent pas de tels réseaux de métaphores ; les deux maladies qui ont été le plus métaphorisées sont la tuberculose et le cancer (et aujourd'hui le sida), parce que ce sont des maladies potentiellement mortelles, et qu'« [elles] réveille[nt] toutes sortes de peur totalement dépassées », comme l'écrit Susan Sontag [1977 (1993) : 14]. On voit bien que la métaphore est liée à l'affectif, au subjectif car, ainsi que le notent George Lakoff et Mark Johnson [1980 : 154], « the only similarities relevant to metaphor are *similarities as experienced by people* », et non pas des similarités qui seraient effectivement « objectivement » discernables dans le monde existant. Non seulement les noms de maladies peuvent donner lieu à des métaphores (« le chômage, le *sida* du travail », etc.), mais les noms de ces maladies proviennent eux-mêmes de métaphores ; ainsi, le terme « cancer » provient-il du grec *karkinos* et du latin *cancer*, deux mots qui signifiaient « crabe », par analogie entre les pattes du crabe et les veines gonflées d'une tumeur. Le terme « tuberculose » provient quant à lui du latin *tuberculum* signifiant « petite bosse ». Il est intéressant de noter qu'une maladie comme la peste est d'ailleurs devenue une désignation métaphorique d'un état des plus désagréable, c'est-à-dire le plus haut degré de la calamité, du fléau collectif, de la malédiction, ce qui confirme le fait que la métaphore influence donc notre système conceptuel, nos systèmes de valeurs, de perception de la réalité. Une autre caractéristique de ces métaphores mise au jour par Susan Sontag, c'est que les métaphores liées aux maladies sont souvent de nature militaire : on part en *guerre*, en *croisade* contre la maladie qui est vue comme une *invasion*, une *attaque*, d'où l'utilisation de termes comme « attaque virale ». Le vocabulaire utilisé est alors celui de la guerre⁹⁶ : les cellules *envahissent* les tissus, elles *colonisent* les cellules saines, qui répondent par des *défenses* virales ; il y a *invasion* de la tumeur, etc. Même les traitements sont perçus comme une attaque : le corps est *bombardé* de rayons et la chimiothérapie est perçue comme une *guerre chimique*. Ceci a d'ailleurs été vérifié en janvier 2000, date à laquelle une « grande guerre » fut déclarée au cancer, nommée « maladie du millénaire ». Ces métaphores militaires sont dues au « lien entre imaginaire de la maladie et imaginaire de l'étrangeté » [Sontag 1989 : 63], ce qui nous amène à une autre caractéristique de ces métaphores : les maladies étant souvent vues comme venant de l'étranger, elles sont alors perçues comme une « invasion étrangère » au corps ; la syphilis était nommée « vérole française » par les Anglais, « morbus germanicus » par les Parisiens, « maladie de Naples » par les Florentins, « mal chinois » par les Japonais, etc. On perçoit bien les dangers que ces métaphores peuvent véhiculer pour les malades... et les visions – plus ou moins conscientes – des peuples étrangers qu'elles véhiculent. L'équation métaphorique est ainsi vite faite : être malade, c'est être coupable.

⁹⁶ C'est le même cas aujourd'hui en ce qui concerne la prévention de l'obésité et celle du tabagisme, aussi bien en France que dans d'autres pays.

En politique, Susan Sontag note qu'une utilisation plus que pernicieuse – et d'autant plus dangereuse – est faite des images liées aux maladies. Pour les nazis, les Juifs étaient considérés comme un « cancer », ou une « syphilis » ; pour Trotski, le stalinisme était le « choléra », la « syphilis », le « cancer » du marxisme, et Susan Sontag [1977 (1993) : 111] de conclure :

Aujourd'hui, comparer un événement ou une situation politique à une maladie, c'est rendre un verdict de culpabilité, c'est réclamer une punition.

Les métaphores peuvent donc jouer un rôle, une fois encore, paradoxal : soit elles permettent d'accéder à une nouvelle connaissance, ouvrent les portes à la compréhension, soit elles sont des leurres, si elles sont employées à mauvais escient, et dans ces cas précis, elles endorment l'esprit, travestissent la réalité, ou plutôt la perception que l'on en a, et ce, dans un but des plus déplorable. Les métaphores liées aux maladies sont donc foncièrement pernicieuses, car « la métaphore du cancer est particulièrement grossière. Elle consiste invariablement à simplifier ce qui est complexe, elle est un appel à la complaisance morale, quand ce n'est pas au fanatisme » [Sontag 1977 (1993) : 114]. Cependant, Susan Sontag [1977 (1993) : 116] prévoit un changement – et peut-être une disparition – de ces métaphores lorsque ces maladies pourront être soignées, et par conséquent, que le halo de mystère qui les entoure aura disparu, « car l'intérêt de la métaphore réside précisément dans le fait qu'elle se réfère à une maladie envahie par la mystification, remplie des phantasmes de la fatalité à laquelle on n'échappe pas ». Ceci explique que de nos jours, les métaphores du cancer et du sida soient encore largement utilisées, et qu'elles demeurent très productives, aucun traitement vraiment efficace n'ayant été découvert pour éradiquer ces deux maladies.

Le problème principal, on l'aura compris, c'est que ces maladies hautement métaphorisées permettent de circonscrire des groupes divers et différents – ceux qui en sont atteints et les autres, c'est-à-dire bien souvent nous. La plupart des métaphores liées aux maladies sont souvent « louches et douteuses », surtout les métaphores militaires, car elles stigmatisent celui qui souffre en le présentant comme un ennemi, et « elles contribuent puissamment à l'excommunication et à la stigmatisation des malades » [Sontag 1989 : 123]. Nous avons longuement évoqué les métaphores des maladies, mais nous pourrions mentionner les métaphores racistes, utilisées pour circonscrire un groupe, le mettre à l'écart, et lui faire jouer le rôle de bouc émissaire, et il est presque impossible de ne pas

penser aux métaphores utilisées par les nazis pour référer aux Juifs⁹⁷. Ces métaphores sont toujours utilisées pour stigmatiser un groupe particulier tout en leurrant le groupe que l'on souhaite convaincre, et en ce sens, la fonction jouée par ce type de métaphores se veut résolument rhétorique, au sens premier du terme. C'est par exemple le cas des métaphores sectaires pour lesquelles la fonction principale semble être la fonction pédagogique, afin de rendre simple un discours à l'origine compliqué. Simple ? Non, plutôt simplissime, dans le sens où la secte fait son maximum pour simplifier son discours – et infantiliser les adeptes par la même occasion. Mais cela ne signifie pas pour autant que la fonction argumentative ou conative n'en reste pas moins présente car, comme le note Jean Vernet dans Schlessier-Gamelin [1999 : 7] :

[L]a langue constitue pour celui qui l'utilise une prise de pouvoir, même bienveillante, sur le destinataire du message.

C'est ainsi que comme l'écrit Laeticia Schlessier-Gamelin [1999 : 7], « [l]a force du discours sectaire réside dans le fait qu'il s'appuie sur des *critères transversaux*⁹⁸ » et, en phrase de conclusion de son ouvrage sur le langage des sectes, que « [t]oute la force de la communication est d'établir un territoire commun qui permette de construire, mais de construire ensemble. La langue en est sans doute le moyen privilégié » [Schlessier-Gamelin 1999 : 162] ; nous ajouterons que les métaphores peuvent être le moyen privilégié pour détourner cette construction. Mais par quels moyens ? Tout d'abord, Laeticia Schlessier-Gamelin [1999 : 15] note aussi que « [r]ecruter, c'est en somme exploiter ce qui séduit et masquer ce qui fait peur », et cela ne peut que rappeler le processus de *highlighting / hiding* à l'œuvre lors de toute énonciation métaphorique. En effet, la métaphore implique forcément une « déformation » de nos catégories existantes, puisqu'elle met sous silence certains atomes de sens – les sèmes – et en met un ou d'autres en relief, ce que Zoltan Kövecses [2002 : 79] nomme « *metaphorical highlighting* », concept qui va de pair avec le « *metaphorical hiding* ». C'est alors au coénonciateur de filtrer le ou les traits pertinents pour restructurer la nouvelle perception, la métaphore n'étant rien d'autre qu'une reconstruction du monde environnant. Le but même d'une secte étant de briser le système de pensée de l'adepte pour en recréer un nouveau, ceci ne peut, si l'on en croit les découvertes de George Lakoff et Mark Johnson, que passer par un changement de métaphores conceptuelles qui structurent notre appréhension du réel. Comme le note Laeticia Schlessier-Gamelin [1999 : 115] :

⁹⁷ Voir l'article de James Underhill, « Dérives et déformation de la pensée. Vision du monde et métaphore » dans ce recueil.

⁹⁸ Nous soulignons.

Etablir une analogie suppose le choix d'un point de vue : pour comparer deux domaines, il faut sélectionner certaines propriétés qui justifient leur ressemblance et en négliger d'autres, qui marqueraient leurs différences.

Et lorsque les propriétés mises en avant pour les ressemblances ne sont justement pas justifiées, il risque alors d'y avoir dérive, comme dans l'extrait suivant, où le gourou est métaphoriquement identifié au médecin de famille ou au pompier, deux professions hautement respectées et respectables en ce qu'elles sauvent des vies humaines :

Aujourd'hui, sur tout le continent américain, Satan a étendu son emprise. Nous vivons un état d'urgence. Quelqu'un doit faire quelque chose ! Mesdames, Messieurs, si la *maladie* touche votre foyer, n'avez-vous pas besoin d'un *médecin* ? Si la *maison* prend feu, n'avez-vous pas besoin d'un *pompier* venant de l'extérieur ? Dieu m'a envoyé en Amérique avec le rôle de *médecin*, avec le rôle de *pompier*. [...] (Discours au yankee Stadium, Sun Myung Moon, Moon, 1976) (cité dans Schlessner-Gamelin [1999 : 115])⁹⁹

Et il s'agit bien ici d'*identification*, alors qu'il ne devrait y avoir que *comparaison*. Nous tenons à cette différence – que Laeticia Schlessner-Gamelin ne fait pas d'ailleurs – entre « comparaison » et « métaphore », car la comparaison garde les deux domaines comparés distincts, alors que la métaphore fond les deux domaines en un seul (cf. le terme de *blending*, « intégration conceptuelle »), et c'est ce qui peut être source de dérives. C'est ainsi que les termes se retrouvent très souvent redéfinis par la secte, et cela dans un but bien précis, comme le note Lafayette Ron Hubbard, fondateur de l'Eglise de Scientologie, dans une lettre de règlement à usage interne intitulée *La Propagande par redéfinition des mots* :

L'astuce est que les mots sont redéfinis pour dire quelque chose d'autre au profit du propagandiste [...] En conséquence, deux choses se produisent : les scientologues sont en train de redéfinir « médecin », « psychiatre » et « psychologie » dans le sens « éléments antisociaux indésirables » et ils sont en train d'essayer de stabiliser le sens de « Scientologie ». (cité dans Schlessner-Gamelin [1999 : 7])

Il s'agit là d'un détournement terminologique qui n'a même plus de lien évident avec la métaphore... et qui en est encore plus pernicieux, car la métaphore se base au moins sur une similarité perçue, ce qui n'est même plus le cas ici, d'autant plus que la Scientologie essaie de « stabiliser » le sens de chaque terme

⁹⁹ Nous soulignons.

afin de faire en sorte qu'un mot ait une seule signification dans n'importe quel contexte d'énonciation.

Le sens des métaphores utilisées par le discours sectaires est soit trop évident, soit cryptique, afin qu'il ne puisse être saisi que des seuls initiés. Ce sens est d'ailleurs parfois tellement cryptique qu'il en devient obscur, et on ne sait plus si les termes sont utilisés littéralement ou métaphoriquement, comme dans l'exemple suivant :

Le vrai Yoga est l'*immersion* de l'individu *dans l'énergie universelle* [...] (Shri Mataji, Sahaja Yoga) (cité dans Schlessler-Gamelin [1999 : 47])

Le langage devient un véritable jargon, au sens premier du terme, et il crée ainsi une confusion linguistique propice à leurrer les adeptes de la secte. Une autre dérive est le flou métaphorique qui peut régner, à l'image de ce discours de Claude Vorilhon, alias Raël, qui explique « métaphoriquement » le sens de son nom ; le flou est partout, et « Raël » peut alors tout vouloir dire, et ne plus rien vouloir dire du tout :

Vous C. Vorilhon, vous qui répandez la vérité sous votre nom actuel que vous remplacerez progressivement par « Raël ». Ce qui veut dire littéralement « Lumière de Dieu » et si on fait une traduction plus précise « Lumière des Elohim » ou « Ambassadeur des Elohim » car vous serez bel et bien notre ambassadeur sur la terre et nous ne débarquerons officiellement que dans votre ambassade. RAEL peut être traduit plus simplement « messenger ». (Claude Vorilhon dit Raël, *Le Livre qui dit la vérité* vol. 2) (cité dans Schlessler-Gamelin [1999 : 64])

En ce qui concerne les métaphores trop évidentes, voir naïves, il nous semble que ce souci de simplification passe souvent par le recours au processus analogique, métaphorique, qui, rappelons-le « cache » (*hide*) certains traits qui pourraient être problématiques, et c'est ici que réside le problème des dérives métaphoriques : c'est lorsque certains traits sont « gommés », soit volontairement, dans le but de manipuler, soit involontairement, avec une incrustation toute aussi pernicieuse dans l'inconscient collectif. Citons un exemple proposé par Laetitia Schlessler-Gamelin [1999 : 46] :

Es-tu prêt à devenir un *appât* ? A sacrifier ta vie sur mon *hameçon* et à être *dévorée* par d'autres pour que ceux-ci puissent vivre et se faire *attraper* par moi... car, sans arrêt, l'*appât* est remplacé sur l'*hameçon*. (Moïse David, La Famille).¹⁰⁰

¹⁰⁰ Nous soulignons.

Cette mauvaise métaphore de la pêche pourrait sembler anecdotique, mais elle se révèle vite très dangereuse, car à quoi appelle ce texte, si ce n'est à ce que les adeptes féminines (voire les enfants) acceptent de se prostituer, en devenant des *appâts* sur l'*hameçon* que représente le gourou pour prendre d'autres *poissons*, les adeptes potentiels ? La logique du réseau métaphorique est implacable... tout comme les dérives... La secte devient la nouvelle famille, la vraie, et que ne ferait-on pas pour sa famille, celle qui vous veut du bien ? Mais il faut bien noter que l'adepte joue un rôle bien précis dans cette famille, et c'est toujours celui de l'enfant qui doit obéir, pas du père ou de la mère, ce rôle étant dévolu au gourou, qui devient, comme le note Laetitia Schlessier-Gamelin [1999 : 74] « le porte-parole du plus faible ». Tout ceci conduit à une infantilisation de l'adepte, avec la kyrielle de métaphores qui vont avec :

Savez-vous ce que fait une poule quand un danger menace ses petits poussins ? Elle les blottit contre ses ailes pour les protéger ! Eh bien, la Bible nous dit que le Seigneur fait la même chose avec Ses enfants. « Il te couvrira de Ses plumes, et sous ses ailes tu trouveras refuge. Tu n'auras plus peur de la terreur de la nuit ni de la destruction qui frappe en plein jour. Car l'Éternel est ton refuge et ta forteresse. » (*Psaume 91*) (Tract, la Famille, 1989) (Claude Vorilhon dit Raël, *Le Livre qui dit la vérité* vol. 2) (cité dans Schlessier-Gamelin [1999 : 74])

Les dangers de la métaphore apparaissent donc lorsque celle-ci n'est pas reconnue en tant que telle, c'est-à-dire pour ce qu'elle est, à savoir une vision subjective d'une réalité souvent plus complexe ; elle est alors assimilée à la réalité, et dans ces cas-là, bien souvent à une certaine stase, et à une absence totale de questionnement et de prolongement. Si la métaphore est foncièrement dynamique, en ce qu'elle permet de percevoir de nouveaux liens, de nouvelles analogies, il ne faut pas cependant qu'elle se cantonne à créer des dichotomies par trop réductrices, et par là même à se réfugier dans un univers bien codifié – ce qui représente une sorte de fuite. C'est ainsi qu'elle court le risque de devenir potentiellement dangereuse, surtout lorsqu'elle empêche d'autres métaphores de se développer pour proposer une nouvelle vision, comme l'ont justement noté George Lakoff et Mark Johnson [1980 : 221] :

It can also allow us to see what can be wrong with imposing a requirement of consistency – to see that any consistent set of metaphors will most likely hide indefinitely many aspects of reality – aspects that can be highlighted only by other metaphors that are inconsistent with it.

Ce qui est remarquable pour les dérives politiques, c'est qu'elles se révèlent d'autant plus dangereuses dès lors qu'elles ne sont plus seulement en discours,

mais en langue, c'est-à-dire dès lors qu'elles appartiennent au système linguistique, et que les locuteurs n'en ont – par conséquent – plus conscience. Si c'est la fonction esthétique qui est mise à mal dans les dérives stylistiques, c'est la fonction conative (persuader, argumenter, convaincre) qui est dévoyée dans les dérives politiques. La métaphore n'aurait donc pire ennemi qu'elle-même... Ainsi, foisonnement de métaphores n'équivaut-il pas forcément à amélioration de la société, de la culture, comme le rappelle justement Jean-Jacques Wunenburger [1991 (1995) : 94-95] :

Ainsi donc l'imagination se présente bien comme un *pharmakon*, à la fois poison et remède. [...] La prolifération des images dans une société ne va donc pas nécessairement de pair avec le développement d'une culture et d'une sagesse de son imagination.

Conclusion

Nous souhaiterions conclure en insistant cependant sur le fait que la métaphore n'est ni bonne, ni mauvaise en elle-même ; c'est le rôle qu'on va lui assigner qui va se révéler être bon ou mauvais¹⁰¹, et c'est cela qui constituerait le fil rouge des dérives métaphoriques, ainsi que l'écrit Jean-Jacques Wunenburger [2000 : 46] :

Il convient donc d'abandonner l'évaluation selon le tout ou le rien, car la métaphore n'est ni toujours stérile et trompeuse, ni toujours féconde et illuminante. Elle est à vrai dire ambivalente, plus qu'ambiguë, positivité et négativité s'y dispersant ou s'y mêlant à l'origine.

[...]

Comme une arme sert à couper pour manger et survivre ou à tuer, la métaphore est vitalisante ou mortifère.

Chaque utilisation métaphorique est donc à remettre dans son contexte, et les dérives ne sont donc pas les mêmes selon l'utilisation faite de la métaphore. Rappelons que pour Thomas Hobbes¹⁰², un des quatre abus liés à l'usage de la parole est justement l'utilisation métaphorique des mots, c'est-à-dire l'utilisation des mots dans une autre acception que l'acception dit première, et le fait que ceci puisse induire les autres en erreur à cause de ce caractère flottant de la signification des mots. Et si le flou peut être la plus grande richesse de la métaphore, ce peut également être la plus grande dérive dès lors qu'il est utilisé à mauvais escient. Et utiliser les métaphores à bon escient, c'est

¹⁰¹ Citons l'article en deux volets de Douglas Berggren, « The Use and Abuse of Metaphor » [1962 & 1963], qui traite de ce sujet, sans vilipender ni glorifier la métaphore.

¹⁰² Idée développée dans *Leviathan*.

avant tout y avoir recours lorsque un réel besoin se fait sentir, c'est-à-dire lorsque le langage littéral se trouve incapable de remplir le rôle qu'il doit jouer, ce qui ne doit pas être entendu comme une critique du langage littéral, mais comme une de ses propriétés constitutives. Si, pour reprendre une idée de Wittgenstein, « *all seeing is seeing-as* », il ne faudrait pas pour autant confondre le « vrai-semblable » et le « vraisemblable », et il nous semble que c'est justement lorsque cette confusion se produit que la métaphore peut s'avérer déviante et dangereuse...

Bibliographie

- ARISTOTE**, *Poétique*, introduction, traduction nouvelle et annotation de Michel Magnien, Paris, Le livre de poche classique, 2000.
- . *Rhétorique*, traduction de C.-E. Ruelle revue par P. Vanharmelmyck, commentaires de B. Timmermans, Paris, Coll. « Classiques de la philosophie », Le livre de poche, 1991.
- BERGGREN** Douglas, « The Use and Abuse of Metaphor », *Review of Metaphysics*, 16, I, décembre 1967 : 237-258 et 16, II, mars 1963 : 450-472.
- BLACK** Max, *Models and Metaphors. Studies in Language and Philosophy*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1962 (1968).
- BOUVERESSE** Jacques, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Editions Raisons d'agir, octobre 1999.
- CACCIARI** Cristina, « Why Do We Speak Metaphorically? Reflections on the Functions of Metaphor in Discourse and Reasoning », in KATZ Albert N., CACCIARI Cristina, GIBBS Raymond W. et TURNER Mark, *Figurative Language and Thought*, New York – Oxford, Counterpoints : Cognition, Memory, and Language, Oxford University Press, 1998 : 119-157.
- FOGELIN** Robert J., *Figuratively Speaking*, Yale University Press, New Haven and London, 1988.
- FONTANIER** Pierre, *Les figures du discours*, Paris, Coll. « Champs », Flammarion, 1830 (1977).
- HENRY** Albert, *Métonymie et métaphore*, Paris, Editions Klincksieck, 1971.
- JAMET** Denis, *Contributions cognitive et énonciative au repérage des lexies métaphoriques – Domaines anglais – français*, Thèse de doctorat nouveau régime de l'Université Jean Moulin – Lyon 3 et de l'Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, soutenue à Lyon le 6 décembre 2002 (essentiellement p. 101 à 141).
- LAKOFF** George et **JOHNSON** Mark, *Metaphors We Live By*, The University of Chicago Press, Chicago, 1980.

- MEYER** Michel, « Introduction », in **ARISTOTE**, *Rhétorique*, traduction de C.-E. Ruelle revue par P. Vanharmelryck, commentaires de B. Timmermans, Paris, Coll. « Classiques de la philosophie », Le livre de poche, 1991 : 5-70.
- NIETZSCHE** Friedrich, *Le livre du philosophe. Etudes théorétiques*, Paris, GF-Flammarion, 1872-1875 (1991).
- NOTHOMB** Amélie, *L'hygiène de l'assassin*, Paris, Coll. « Points », Seuil, 1992 (1995).
- RICOEUR** Paul, *La métaphore vive*, Paris, Coll. « Essais », Points, 1975 (Seuil ; 1997).
- SCHLANGER** Judith E., *Les métaphores de l'organisme*, Paris, 'Bibliothèque d'histoire de la philosophie', Librairie philosophique J. Vrin, 1971.
- SCHLESSER-GAMELIN** Laetitia, *Le langage des sectes. Déjouer les pièges*, Paris, J'ai Lu, 1999.
- SONTAG** Susan, *La maladie comme métaphore* (traduit de l'anglais *Illness as Metaphor*, Susan Sontag, 1977, 1978), Christian Bourgois Editeur, 1993 : 5-117, suivi de *Le sida et ses métaphores* (traduit de l'anglais *Aids and Its Metaphors*, Susan Sontag, 1989), Christian Bourgois Editeur, 1989 : 119-236.
- WUNENBURGER** Jean-Jacques, *La vie des images*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1995.
- . *Philosophie des images*, Paris, Coll. « Thémis Philosophie », Presses Universitaires de France, 1997.
- . « Métaphore, poétique et pensée scientifique », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXXVIII, n°114, Genève, Librairie Droz, 2000 : 35-48.